

Asseoir son autorité les premiers jours

Quelques extraits du dernier livre de Martine Boncourt.

Le dernier livre de Martine Boncourt, *L'autorité à l'école, mode d'emploi*, préfacé par Philippe Meirieu, vient de sortir aux éditions ESF.

Il comporte, regroupé en onze chapitres portant sur les différents signaux que renvoient aux enfants notre voix, notre corps, notre discours et bien entendu nos manières de « faire la classe », des mises en situation, des analyses, des recommandations. Il s'adresse aux jeunes et aux moins jeunes qui rencontrent des difficultés dans l'exercice de notre métier.

On y retrouvera l'éthique, la philosophie et, évidemment, les techniques de la pédagogie Freinet que l'auteure a pratiquées pendant toute sa carrière.

Entre autres chapitres, il en est un sur « le premier jour ». En voici quelques extraits.

QUELLE PLACE ? (p. 86)

« Albert Jacquard dit : "*Pas de connaissance sans reconnaissance.*" Comme la poésie, les aphorismes sont polysémiques à souhait et celui-ci peut s'interpréter de plusieurs manières. Entendons ce que peut penser un enfant noyé dans un groupe : "Tant que tu ne me reconnais pas, non seulement je n'apprendrai rien de toi, mais en plus je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour me singulariser afin que tu me reconnaises. Y compris par l'incivilité, le bavardage, l'indiscipline."

« Les noms des enfants inscrits sur les murs de la classe disent une première reconnaissance....

LES PRÉNOMS (p.87)

« Au premier contact, on retient assez vite les prénoms de quelques individualités fortes, de quelques visages marquants. Mais il est nécessaire de prendre le temps de les mémoriser tous, rapidement, au cours de la première matinée, par exemple sous une forme ludique. C'est un exercice difficile pour l'enseignant, mais non dénué d'intérêts et de bénéfices collatéraux. Outre le fait de signaler à chacun qu'il n'est pas un enfant lambda parmi d'autres, qu'il compte dans cette classe, cet exercice dit, par la nécessité d'une mémorisation rapide, qu'on apprend à tout âge, que c'est un processus non évident, mais qui peut aussi être joyeux.

« Mettant en scène un enseignant qui cherche et hésite, il montre aux enfants que tout le monde peut se tromper, que cela fait partie de l'aventure, n'entache ni

l'honneur ni l'image. C'est là précisément ce que les psychanalystes appellent *la fonction paternelle*, que l'enseignant, homme ou femme, tout comme le parent, se doit d'assumer aussi. "[Elle] implique que l'enfant se sente accompagné de l'intérieur par une présence qui, au travers de sa façon d'être face à la vie, lui montre de la non-peur à grandir, ce que représente la croissance, tout en sachant reconnaître¹ qu'il est également légitime d'avoir peur et d'être maladroit ou désorienté. C'est l'aspect alliance" (Jacques Lévine, "L'école est-elle en proie à un processus de déparentalisation généralisée ?", in *Je est un autre*, n° 20, avril 2010).

« Ainsi, sur l'axe de l'identification, l'enseignant ouvre la voie et impulse une démarche dans laquelle l'erreur ne peut pas être condamnée...

« Ils entrent dans la classe. La plupart n'y sont venus qu'exceptionnellement. Ils sont tous animés par une seule question : celle de leur place assise. Dans un premier temps, cela ne me préoccupe pas. Ils choisissent. Tout devant ? Au fond de la classe ? Peu leur importe. Ils ne se soucient que du voisin. Du copain. Laissons-les faire.

« Ce qui m'intéresse dans l'instant, c'est une autre place, la place symbolique. Celle qui leur signifie qu'ils sont attendus. Individuellement. Et cela, si ce n'est déjà fait, sera perçu dans très peu de temps. Aussi, j'ai préparé la veille trois grands panneaux qui serviront à inscrire, l'un leurs "métiers" dans la classe (leurs responsabilités au service du collectif), l'autre, leurs travaux individuels, et le troisième, leurs progrès à venir. Ces panneaux contiennent tous un tableau à double entrée. Ils sont vides encore. En devenir. À construire ensemble, car le meilleur accueil n'est pas non plus le plus cocoonant. Mais dans la colonne de gauche, tous leurs prénoms sont inscrits. Ils disent à Amanda, à Hakim, à Arthur et à Rebecca qu'on a anticipé leur venue et qu'ils sont ici chez eux. »

UNE LOI (p. 88)

« Pendant ce moment de l'apprentissage des prénoms, qui demande une forte concentration, l'enseignant accepte donc de se montrer vulnérable. Et les enfants, habitués pour des raisons obscures à s'esclaffer devant l'hésitation ou l'erreur comme devant la chute, surtout si c'est l'adulte qui trébuche, n'hésitent pas à le faire bruyamment, soulageant ainsi sans doute une partie de l'appréhension du premier jour. Le renversement des situations est d'un effet comique bien connu.

« Profitons donc de l'occasion pour construire un élément du cadre de travail : la règle. Empruntée à la Pédagogie Institutionnelle, la règle *On ne se moque pas* peut être opérante dans toutes les classes, quelle que soit la pédagogie appliquée. C'est le moment d'en parler et de faire émerger en eux toutes les représentations qu'ils ont sur la moquerie. Une sorte de débat à visée philosophique est une bonne entrée en matière et... en douceur dans ce temple du savoir qu'est l'école.

PAR QUOI COMMENCER ? (p. 91, p. 92)

« Ce n'est pas le premier jour qu'on procède aux évaluations lourdes destinées à cataloguer les enfants. Certains d'entre eux seraient mis en situation d'échec à peine

¹ La revue du *Nouvel Éducateur* suit depuis 2011 les règles de l'orthographe « recommandée ».

franchi le seuil de la classe. En revanche, comme il faut bien aussi travailler ce premier jour, il est préférable de proposer des activités faciles qui les mettent en confiance. Quitte à miser, dans un premier temps, sur des compétences en principe largement acquises à leur niveau. Ce qui importe, c'est de commencer en douceur, afin qu'ils perçoivent – parce qu'il y faut du temps – que la classe est celle de tous, y compris celle du plus fragile sur le plan scolaire. Il sera bien temps par la suite d'introduire des paliers de difficulté qu'ils pourront alors franchir plus sereinement, n'ayant pas été dès l'abord fragilisés par l'échec. Le niveau d'exigence qu'on ne saurait oublier ("*L'exigence est un honneur*", répétait Fernand Oury) viendra progressivement.

« [...] Pour donner un exutoire à l'agressivité qui résulte de la violence symbolique qu'impose toujours plus ou moins l'éducation, avec sa part de contraintes nécessaires, il faut proposer aux enfants, dès le premier jour, des activités de création : textes libres, dessins libres... Non seulement elles placent l'enfant sur la voie de l'*autorisation* (rendre *auteur*), mais elles font office de soupape. C'est-à-dire de transformation des pulsions dures, ce que les psychanalystes appellent la *sublimation*.

« L'activité de création s'oppose donc à la *jouissance*, c'est-à-dire la satisfaction immédiate et sans limites de nos pulsions archaïques. Toutes les formes de création, y compris et surtout celles qui mobilisent l'imaginaire, sont donc des mécanismes de défense, de sublimation de ces pulsions. Ce sont des solutions saines, efficaces, acceptables par la société et directement liées à la capacité d'accès au symbolique, dont le langage est la forme première. Par exemple, si les histoires racontées aux enfants sont importantes, celles qu'ils racontent oralement ou par écrit, comme dans les textes libres, le sont encore davantage.

Thèque ou tables ? (p. 56)

« *Ils remontent les escaliers, stupéfiés par l'injonction. Un peu comme dans un rêve où le corps agit déconnecté de la tête, comme s'il s'agissait de deux entités séparées.*

« *Sonnés.*

« *Plus un bruit. Eux-mêmes diraient : "J'y crois pas", s'ils se sentaient encore de pouvoir exprimer quelque chose.*

« *Mais que leur est-il donc arrivé pour qu'ils se comportent ainsi, eux, les vingt-sept élèves de cette classe de CM2, vivant, bougeant, parlant, criant, riant, se bousculant d'ordinaire comme n'importe quels gamins de dix ans ?*

« *Pas grand-chose, et pourtant.*

« *Flash-back.*

« *Il est quinze heures et nous nous apprêtons à descendre dans la cour pour jouer à la thèque que j'ai commencé de leur apprendre hier, premier jour de classe après les vacances d'été. Nouveaux élèves. Aujourd'hui, je ne les connais encore que très peu. Ils ne savent pas non plus encore bien qui je suis.*

« *Avant d'emprunter les escaliers et de traverser l'école en passant devant les autres classes, j'ai pris mon temps pour leur dire que la veille, ils avaient fait trop de bruit dans les couloirs et que je ne pouvais pas l'accepter une seconde fois. Aussi, je leur ai annoncé que nous nous verrions contraints de remonter si ça devait se renouveler.*

« Ils ont acquiescé et j'ai cru que leur hochement de tête valait signature du contrat. J'ai compris par la suite qu'ils manifestaient simplement ainsi la satisfaction de se retrouver en pays connu ; qu'en d'autres termes, ils me disaient : "Cause toujours, on sait bien comment ça va se terminer."

« Tandis que le bruit s'intensifie, je vois, avec une évidence de moins en moins contestable, qu'il va nous falloir remonter les escaliers sans avoir pu jouir de ce moment privilégié dans la journée pendant lequel ils se défoulaient tout en profitant dehors, comme moi, des derniers beaux jours d'été. Et je bous intérieurement, car je songe aux exercices de calcul ou d'orthographe qu'il me faudra aussi improviser pour remplacer l'heure d'EPS, exercices que je devrai concocter vite fait, une activité qui ne soit ni occupationnelle – au frontispice de l'école, il n'est pas noté "garderie" – ni ludique non plus, afin de bien marquer le coup. Le renoncement a un coût, en effet, mais aussi son revers, ou plutôt ici, son endroit : un crédit ayant valeur de placement en quelque sorte, celui de ma parole.

« Il s'agit pour l'heure d'un simple calcul qu'un sentimentalisme de mauvais aloi pourrait faire basculer ; quelque chose comme : "Allons ! Le deuxième jour de classe, quand les choses, par ailleurs, semblent si bien aller, on pourrait tolérer un peu de transgression dans les règles..."

« Non. Les premiers instants sont capitaux. Ce sont eux qui disent, mieux que n'importe quel mot, à qui on a affaire, au plan de la parole dite, de la parole donnée, de la parole tenue.

« Et malgré l'envie qui m'en taraude, je ne céderai pas.

« Nous remonterons l'escalier. »